





MICHAEL FREUND

LA DISPARITION DE DEBORAH L.

ÉDITIONS DU SEUIL 25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-107953-1

© Éditions du Seuil, mars 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com



Comment en suis-je venu à m'intéresser au sort de Deborah Lifchitz, pour quelle raison ai-je un jour résolu de m'attacher au destin de cette femme dont l'existence ne me fut révélée que par hasard, au travers d'une émission sur les rites et coutumes du peuple dogon? La seule explication que l'on peut avancer est l'étrange coïncidence qui, peu après que j'eus entendu son nom pour la première fois, me fit à nouveau croiser sa route dans un environnement cette fois bien différent : loin des Dogon, de leurs masques et de leurs danses rituelles. Deborah Lifchitz brûlait des lettres dans une obscure caserne de l'est de Paris en attendant son transfert pour Drancy. Sept ans séparaient ces deux instantanés, mais ils s'étaient trouvés sur mon chemin à quelques semaines de distance. Ce hasard suffit: il n'y eut pour présider à notre rencontre rien d'autre qu'un concours fortuit de circonstances, la convergence accidentelle de quelques lignes de force en un endroit et à un moment précis. Deborah se tenait à leur point d'intersection; simple témoin, je m'y suis arrêté un instant, et je suis resté. C'est tout. J'aurais pu aussi bien passer à côté, jeter mon dévolu ailleurs, sur quelqu'un d'autre – une autre femme, un homme, n'importe qui, personne. Mais ce fut elle.

L'histoire, donc, commence chez moi, par la diffusion d'un reportage auquel je ne prête qu'une attention distraite – les fêtes dogons, les sorties de masques et leurs rites funéraires ne me passionnent pas outre mesure. J'ai zappé plusieurs programmes avant

de tomber sur celui qui m'a semblé encore le moins mauvais. C'est le début de la soirée, il v a peut-être avec ma femme, Joëlle, une sortie projetée, des amis à dîner, un cinéma, un bridge... Il n'importe. J'ai un quart d'heure à tuer, trop long pour rester sans rien faire, trop court pour entreprendre quelque chose. J'allume la télévision, je passe d'une chaîne à l'autre. Quant à la date à laquelle nous sommes, je l'ignore. Le reportage sur lequel je suis tombé est consacré à l'ethnologue Denise Pauline, et a dû être tourné un an ou deux avant sa mort, survenue en 1998. On y a intégré des images de ses premières expéditions, des commentaires, des interviews données à différentes périodes de sa vie; par intermittence la caméra cadre plein champ Denise Paulme, une vieille dame très digne aux cheveux blancs, le temps de lui poser quelques questions auxquelles elle répond avec élégance. L'émission que j'ai vue, une rediffusion, a dû passer courant 2003, mais quel jour précisément, je n'arrive pas à m'en souvenir. La question de la date peut sembler un détail, mais la chose est importante: je donnerais beaucoup pour savoir quand et sur quelle chaîne est passée cette retransmission. Je donnerais beaucoup, surtout, pour la revoir aujourd'hui, vérifier que je ne me suis pas trompé, que je n'ai pas été ce jour-là le jouet d'une illusion. Car dans le ronronnement des questions convenues et des réponses sans surprise, pendant que défilaient à l'écran ces images qu'on devinait maintes fois repassées et commentées, j'ai eu l'impression d'assister tout à coup à une rupture de ton, un soudain basculement vers un quelque chose qui n'était pas prévu, un événement qui, clairement, transgressait la règle du jeu, rompant avec les banalités de bon aloi dans lesquelles on s'était jusqu'alors sagement cantonné. C'est pourtant une question anodine qui l'avait déclenché:

 Et cette Deborah Lifchitz, après votre retour en France, qu'estce qu'elle est devenue? demandait l'intervieweur à Denise Paulme.

J'avais à peine eu le temps de penser: belle question – que peut devenir une Deborah Lifchitz en France dans les années quarante! – que j'entendais avec stupéfaction la vieille dame apostropher

brutalement le présentateur : *Mais je n'en sais rien, moi. Pourquoi est-ce que vous me demandez ça?* Un ton offusqué, soudain agressif, hargneux même, totalement hors de propos avec les neutralités bienveillantes qui avaient été échangées jusque-là.

J'avais pris l'émission en route, à peu près au moment où Denise Paulme évoquait son séjour à Sanga en compagnie de Deborah Lifchitz. On montrait une photo de Deborah, une grande bringue au physique ingrat qui souriait maladroitement à l'objectif en présentant une statuette. Qu'une Juive d'Europe de l'Est fût partie, à cette époque, pour faire des recherches ethnolinguistiques au fin fond du Mali, cela m'avait paru saugrenu. Sur une autre photo on les voyait toutes deux au pied de la falaise escarpée qu'elles devaient gravir chaque jour pour se rendre sur le site. Il s'agissait d'images qu'on avait déjà passées lors d'un premier reportage, une trentaine d'années auparavant. En off, la voix de Denise Paulme racontait le déroulement de la mission, les tâches que Deborah et elle se répartissaient, le trésor qu'elles avaient trouvé – une statuette aux trois quarts enfouie dans le sable qui servait aux villageois de piquet pour attacher des animaux. Et puis, il y a eu une sorte de pause, on est repassé au direct – enfin, à ce qui fut le direct trois ans auparavant –, plein champ sur Denise Paulme, et j'ai découvert cette femme impressionnante qui souriait avec un semblant de mélancolie à l'évocation de cette période lointaine. Elle ajoutait quelques détails, donnait le nombre et la nature des objets qu'elles avaient collectés, serrures en bois, statuettes, objets usuels, toutes choses qui allaient par la suite composer la collection Paulme-Lifchitz, maintenant dûment exposée au musée de l'Homme avec de nombreuses illustrations, des commentaires et des explications dont une bonne partie a été rédigée par Deborah.

C'est à ce moment qu'est donc venue la question concernant le devenir de Deborah, avec cette réponse cinglante que rien ne semblait justifier. L'émission prenait un autre tour, j'ai vraiment commencé à y prêter attention. Denise Paulme s'était transformée.

Toute dignité abandonnée, brusquement sur la défensive comme si elle avait eu à faire face à une attaque directe, la vieille dame regardait sans aménité celui qui avait eu le front de l'interroger. Il y avait dans le ton de sa voix une palette de nuances que je ne parvenais pas à démêler. On sentait qu'on l'avait atteinte par surprise en un endroit extrêmement sensible, mais quel était-il, et qu'estce que cela signifiait?

Il y eut ensuite comme un blanc, puis Denise Paulme s'est reprise, lâchant pour la forme quelques banalités d'usage — Deborah perdue de vue, disparue, pas de nouvelles directes. Après quoi, on est revenu au sujet principal de l'émission, les Dogon.

- C'est quand même drôle, ai-je dit à Joëlle qui, occupée à quelque ultime préparatif en vue de la soirée, n'avait pas regardé l'émission. Voilà deux femmes qui passent six mois au milieu des Dogon, toutes seules, en 1935. Elles dorment, mangent, travaillent ensemble pendant tout ce temps, isolées du reste du monde; elles partagent une passion commune. Et après, elles se perdent de vue. Sais pas ce qu'elle est devenue, déclare la copine. Tu ne trouves pas ça bizarre?
- J'aurais trouvé bizarre qu'elles continuent à se voir. Tu te rends compte, tous les inconvénients d'une vie de couple sans en avoir les avantages! Passe encore quand on est sur le terrain, mais après, ça doit laisser des traces...

La seconde ligne de force concernant cette histoire passait par Angers. Je m'y étais rendu quelque temps avant la diffusion du documentaire pour passer un week-end chez un ami antiquaire. La demeure biscornue qu'il habitait dans un quartier excentré de la ville recelait d'innombrables trésors, dispersés dans un capharnaüm pittoresque. Les murs étaient recouverts de tableaux, on se frayait difficilement un chemin parmi les chevalets, cadres, statuettes et meubles de style. Il y avait des livres qui traînaient dans tous les coins: livres d'art, romans ou traités techniques occupaient bibliothèques et étagères, ils se répandaient sur les tables, ils s'empilaient par terre, au hasard, en désordre, dans les couloirs et jusque dans les toilettes.

C'est ainsi que je suis tombé sur Amie des Juifs.

Au premier abord, on aurait dit une publication antisémite, et, un instant, je m'y suis trompé: comptant à peine quatre-vingt-dix pages aux lignes espacées, composé en caractères moyens sur un papier bon marché, l'ouvrage était revêtu d'une couverture gris anthracite sur laquelle se détachait une étoile de David d'un blanc sale, à l'intérieur de laquelle apparaissait en lettres semi-gothiques la mention *Juif*. Au-dessus, porté par une banderole plus claire, le titre ressortait en majuscules sombres. Plus discret, en petits caractères italiques, figurait en haut le nom de l'auteur, une certaine Alice Courouble. Le tout donnait l'impression d'un opuscule bas de gamme, un de ces écrits fielleux torchés à la va-vite pour les besoins

de la propagande anti-juive. L'éditeur avait marqué son territoire au bas de la couverture, en grandes majuscules blanches: *BLOUD* & *GAY*. Qu'est-ce que ce machin faisait ici? J'ai cherché la date de parution: mais non, il datait d'après guerre, en 1946. Sur la première page, une courte dédicace écrite à l'encre violette: à *Carnier amicalement, Jules et Odette Klanfer*. Il fallait lire l'introduction pour comprendre: Jules et Odette Klanfer avaient recueilli et rassemblé sous forme de livre les souvenirs de captivité de cette Alice Courouble, arrêtée et internée en juin 1942 parce que, catholique, elle avait porté l'étoile réservée aux Juifs.

J'ai regardé plus attentivement la couverture. Ce que j'avais cru être un fond grisâtre de mauvaise qualité était en fait une photo, la photo d'un pardessus ou d'une veste : je voyais maintenant distinctement un bouton, les plis du vêtement, le dessin du tissu, l'étoile cousue en haut à gauche, à l'emplacement du cœur. J'ai empoché le livre : «Tu me le prêtes ? ai-je demandé à mon ami, je le lirai dans le train; je te le rapporte la prochaine fois.»

Je pensais le feuilleter pendant le trajet de retour, mais, pour une raison ou une autre, j'ai préféré finir le roman que j'avais acheté à l'aller. Arrivé à la maison, j'ai posé *Amie des Juifs* au chevet du canapé de la chambre d'amis où je viens tromper mes insomnies. Il est resté là un bon moment, oublié parmi la pile de livres et d'articles « à lire d'urgence ». Un oubli qui a permis que je n'en prenne connaissance qu'après avoir vu ce fameux reportage sur les Dogon, et donc après avoir entendu parler pour la première fois de cette mystérieuse Deborah Lifchitz.

L'amie des Juifs dont il est question est l'auteur même du livre, Alice Courouble, arrêtée donc par la police française le 6 juin 1942, premier jour où le port de l'étoile est obligatoire pour les Juifs. Par solidarité, accompagnant une amie juive, elle a décidé d'en arborer une elle aussi. Elle n'a pas de chance: à peine ont-elles fait quelques pas qu'elles tombent sur un contrôle de police, juste devant le Dupont-Latin, le premier café parisien à avoir affiché la célèbre formule *Interdit aux Juifs et aux chiens*. La carte d'identité d'Alice ne portant pas la mention *Juif*, le policier français qui l'interpelle décide qu'elle se trouve en infraction et l'emmène au commissariat. Elle sera envoyée dans un premier temps au poste central, rue Soufflot, puis au Dépôt. Elle n'est pas la seule dans ce cas: une demi-douzaine de personnes l'accompagnent, de bons Français choqués par les mesures anti-juives et coupables d'avoir porté l'étoile sans y avoir « droit ».

Il y avait Liliane. Elle avait porté une cocarde de ruban jaune barrée d'une broche à l'effigie de Jeanne d'Arc... Il y avait aussi un jeune homme de dix-huit ans, arrêté pour avoir porté une pochette jaune... Josèphe avait fait mieux. En plus de l'étoile cousue sur sa poitrine, elle s'était confectionné une ceinture faite de huit étoiles de carton jaune portant chacune une lettre du mot Victoire... C'était encore Paulette, employée des PTT qui, comme moi, avait accompagné dans la rue une amie juive et porté l'étoile.

Il y avait aussi cette femme enjouée et bavarde, qui lui raconte en riant son arrestation:

Figure-toi que j'ai mis une étoile à mon clébard! Ma pauvre Zézette! Ils voulaient me l'emmener. Ah! mais j'ai gueulé! Je leur ai dit: « Vous allez me laisser mon cabot tranquille. »

Du Dépôt, on envoie Alice à la caserne des Tourelles. L'excitation de l'arrestation est tombée. C'est la détention, la prison dans toute son horreur. Elle en décrit le quotidien, la misère, la faim, le manque d'hygiène. Elle parle de ses compagnes, évoque, pour les plus démunies, leurs difficultés, ses efforts pour leur venir en aide. Il y a là encore d'autres femmes « arrêtées à l'étoile », Jenny, Paulette, Jeanne, Denise, Françoise ainsi qu'une sexagénaire intrépide qui avait, trois jours durant, arboré en plein soleil un parapluie jaune bouton-d'or. Il y a aussi bien sûr des Juives, elles forment la très grande majorité des détenues, mais les non-Juives en sont soigneusement séparées. Elles ne les verront qu'au moment de leur départ.

La première déportation a lieu fin juin. Ce jour-là, les Juives sont regroupées et mises à l'isolement: *Toutes les Juives de 18 à 42 ans sur un rang... Les autres, rentrez*. Elles resteront trois jours et trois nuits à côté du dortoir où se trouve Alice, enfermées dans une grande pièce vide, sans un lit, sans un siège. Elles sont soixante-dix, qui partiront, le dimanche 28 juin, pour la première étape de leur déportation: Drancy.

La pièce d'isolement qui avait servi à rassembler ce premier groupe va ensuite se remplir à un rythme de plus en plus accéléré. Quant aux quatorze « arrêtées à l'étoile », on les déménage de façon à ce qu'elles n'assistent plus en première ligne à ces déportations. Elles sont transférées dans une chambrée à part en même temps qu'elles reçoivent l'ordre de coudre sur leur vêtement un calicot portant l'inscription « amie des Juifs » au-dessus de l'étoile fatidique.

Les jours passent, puis les semaines. Début juillet, un nouveau lieutenant est annoncé qui remplace celui à qui on s'était déjà habitué. C'est l'angoisse. Déjà les Juives, si promptes à pleurer et à se lamenter, ont toutes le mouchoir à la main! écrit-elle. Mais ce sera un «bon», le lieutenant Fontaine, qui améliorera dans la mesure du possible le quotidien de ses prisonnières, leur faisant aménager une deuxième cour de promenade et des toilettes supplémentaires.

De nouvelles figures arrivent chaque jour aux Tourelles, Juives, amies des Juifs, droit commun. Elles débarquent par groupes de huit ou douze personnes, plus lorsqu'il y a eu une rafle. La caserne se remplit. À la mi-juillet, elle compte plus de deux cents prisonnières. Alice Courouble est chef de chambrée, elle veille à la répartition équitable des tâches, à la distribution de la soupe. Elle aide l'aumônier lors du service hebdomadaire auquel, précise-t-on, peuvent assister les Juifs qui le désirent. Elle a décidé de prendre des notes sur ce dont elle est témoin: Celles-ci étaient très brèves, est-il précisé dans l'introduction du livre, rédigées tantôt en espagnol et tantôt en français et de manière à ressembler à une liste de titres de livres mélangés à des réflexions comiques ou de caractère sentimental. Comme les autorités ont noté qu'Alice est, dans le civil, employée de bureau, on lui propose de travailler à la direction de la prison. Elle refuse, en dépit de la double ration que cela pourrait lui apporter: Je ne vais pourtant pas travailler pour les flics de Vichy.

En août, la caserne se remplit encore. La chaleur, la promiscuité, l'énervement sont à leur comble. Alice note: Il faut se faire violence pour accueillir encore avec charité les nouvelles compagnes que chaque jour nous apporte... Au petit matin, les autobus ronflent en attendant leur cargaison: Chaque jour, il faut voir partir des compagnes devenues chères, accueillir d'autres malheureuses... On ne pense même plus que cela peut, un jour, finir.

C'est le 10 ou le 11 août 1942 que le lieutenant Fontaine a dû effectuer l'appel de sa première liste. C'est un bon soldat et un bon Français. Lorsque les prisonnières ont fêté le 14 Juillet en entonnant l'hymne national, il s'est mis au garde-à-vous, la main au képi. Un jour, une prisonnière désignée sur la liste refuse de faire le moindre mouvement pour faciliter son évacuation. Il la fait transporter sans violence sur une civière que quatre gendarmes conduiront dans la chambre d'isolement, puis dans l'autobus. Il a fait d'autorité rayer de la liste la petite Estelle, âgée de quinze ans. Trois fois, il va s'opposer au départ de Mado, qui, comme femme de prisonnier, doit bénéficier d'une exemption... Arrive cependant ce jour où lui-même est chargé de lire la liste de celles qui vont partir, et sa conscience doit abdiquer devant son sens du devoir. C'est la scène de la page 55:

Dans le silence, le lieutenant Fontaine, une liste à la main, appelle des noms. C'est la première fois depuis qu'il est ici. On voit trembler la liste dans sa main. Il ajoute : « Toutes en bas à quatre heures, avec vos affaires. » Sa voix est mal assurée, il ne regarde personne, il repart aussitôt, laissant seulement deux gendarmes. On sent qu'il souffre et le silence se prolonge pendant qu'il descend, lourdement, l'escalier.

Alice Courouble décrit alors la montée des désignées vers la chambre d'isolement, prélude au départ pour Drancy:

Ensuite, c'est, comme chaque fois, des pleurs, des scènes de désespoir. Quelques-unes, calmes, pleines de dignité, font leurs paquets comme s'il s'agissait d'un voyage personnel. Hannah, cette Juive russe si belle et dont j'aimais tant la voix de contralto, plie son linge avec soin, un sourire amer au coin des lèvres. Jacqueline M., journaliste, qui avait été mise au secret dans une petite pièce isolée, n'a pas de bagages

à faire. Par sa porte restée aujourd'hui entrouverte, je la vois, assise sur son lit; elle attend l'heure. Deborah L., qui naguère explorait l'Abyssinie, déchire des lettres.

Deborah L.?

Je ne sais pas comment j'ai réussi à faire le lien et par quel miracle, sur la simple évocation d'un prénom suivi d'une initiale, j'ai pu, au beau milieu d'une nuit d'insomnie, me rappeler une émission à peine entrevue quelques semaines auparavant. Cela tenait du prodige : sans que rien l'ait laissé prévoir, en un éclair, une connexion s'est établie entre deux réseaux pourtant très éloignés, faisant d'un coup jaillir une vérité insoupçonnée. Jusqu'à cet instant, j'avais parcouru sans vraiment les lire les mots, les phrases, les pages qui formaient ce récit. Mes yeux en prenaient connaissance sans que mon attention parvînt à s'y fixer. Pioché au hasard dans la pile qui jouxtait mon lit, le livre n'avait d'abord présenté d'autre intérêt que de m'aider à passer le temps : dans l'état où je me trouvais, des fiches de recettes de cuisine ou un traité sur la fabrication des parapluies aurait aussi bien fait l'affaire. Ivre de fatigue, je me sentais à mille lieues de tout, incapable de m'intéresser à quoi que ce fût, fermé, indisponible, tout mon être tendu vers un unique désir : dormir, enfin dormir. Une chape d'indifférence me séparait des lignes que je lisais. Puis mon regard a accroché ce passage, Deborah L., qui naguère explorait *l'Abyssinie*, et il y eut soudain comme une déchirure de lumière à l'intérieur de mes méninges. Cette Deborah L., c'était, ce ne pouvait être que la Deborah Lifchitz dont j'avais entendu le nom à la télévision, l'ethnologue qui avait séjourné chez les Dogon, celle précisément dont sa collègue disait avoir perdu la trace.

Sur le coup de cette soudaine révélation, je me suis assis sur le



Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).

La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles:

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.



réalisation : pao éditions du seuil impression : normandie roto s.a.s. à lonrai dépôt légal : mars 2012. n° 105761 (xxxx) Imprimé en France